

L'EDUCATION TRADITIONNELLE

I- L'Enfance: premier âge

La plus grande joie de la famille est l'arrivée au monde d'un enfant. Le nom de l'enfant n'est pas choisi au hasard. Autrefois, la fille aînée portait le nom de **Sogona (Ière née)**, le fils aîné porte le nom de son grand père paternel dont il est censé être l'**incarnation**.

La vie d'un homme comporte **quatre périodes** :

- **Avant de pousser ses premières dents**, l'enfant est considéré comme un élément du cosmos beaucoup plus qu'un individu social.

- **Des premières dents à l'âge de six ans**, l'enfant est étroitement dépendant de sa mère (chez les Malinké, participe au gynécée).

- **De dix ans à l'initiation**, il intègre les associations de classe d'âge (pour les repas et les chambres à coucher).

- **L'âge de l'initiation** marque nettement le passage de l'enfance à l'état adulte.

L'adaptation à la **vie rude** des campagnes était la meilleure des écoles. Le jeune adolescent vers **quinze-seize ans** doit se rendre utile à tous les membres du groupe familial plus âgés que lui. C'est l'âge où il vit du produit de son travail, de ses **larcins**, de la chasse et de la pêche.

Le jeune homme est comme un étranger à la famille entre l'âge de sept ans et celui de sa circoncision qui se situe entre quinze et vingt ans. C'est le **bilakoroya**. Le bilakoro vivant en bande avec ses camarades d'âge fait son « **apprentissage de la vie** » par de rudes épreuves, il est censé pouvoir se « **suffire** », aussi ne se présente-t-il à la maison que le soir.

Après le bilakoroya, le père prenait le garçon en main, l'initiait à son métier ; la circoncision est le terme de la vie de bilakoro, la vie d'homme commence après la circoncision.

A la ville, les choses étaient à peu près pareilles, à la différence près que dans l'aristocratie (guerrière, marchande ou maraboutique), l'école du bilakoro est remplacée par l'école coranique.

Depuis le **XIVe siècle**, la prospérité du Soudan ne cessait d'attirer lettrés et marchands arabes. Ainsi, Tombouctou et Djenné ont été de brillants centres intellectuels. L'enfant grandit, bercé par les contes qui le familiarisent avec les habitants de la brousse, ses sentiments se forment selon la morale établie par le groupe social.

.

II- L'Homme :

De **sept à vingt ans**, le jeune soudanais devait franchir plusieurs étapes : d'abord se confirmer dans son groupe d'âge initial par des épreuves de force ou d'**endurance**, par des exercices de **lutte** ou de

combat entre groupes d'âges parallèles. La **circoncision** était m'épreuve qui mettait un terme à l'**adolescence** (dix-huit à vingt ans).

Initié à la vie, l'adolescent devient un homme, car après cette épreuve, il doit porter les « **trois habits d'hommes** » (le **bonnet**, la **chemise** et le **pantalon**). Dès lors, il doit répondre à l'appel du roi en cas de **levée de masse**.

L'homme libre, c'est avant tout celui qui se bat et prend part aux **gara** ou assemblées générales des hommes libres. L'encasernement permanent n'a été imposé aux soudanais qu'à partir du règne de Sonni Ali Ber. Cependant, le jeune noble, « **le porteur de carquois** », dépensait le meilleur de son temps aux exercices du corps, il pratiquait la chasse, tirait à l'arc ou faisait avec ses camarades des courses à cheval – Toutes épreuves qui forment un beau corps et fortifient l'âme. Le sentiment de l'honneur, comme il va de soi, était très développé dans une telle catégorie sociale.

III- La Femme :

La qualité première de la fille est d'être mère. L'**excision** confirme la fille dans sa féminité et la rend socialement apte à assurer son « **métier de mère** ». Auprès de leurs mères, elles ont appris à faire la cuisine, à filer.

Celles qui sont de familles de **caste** savent tourner la **poterie**, teindre à l'**indigo**, etc. L'éducation reçue est en rapport avec leur état futur.

Les **vertus féminines** les plus appréciées étaient la **pudeur**, la **fidélité conjugale**, la **piété filiale** envers les parents du mari. Les **dramas conjugaux** étaient plutôt rares grâce à l'éducation des femmes, formées à l'obéissance, mais dont la jalousie reste encore légendaire.

Depuis longtemps, les femmes ont cessé d'exercer un droit politique. Cependant, leur influence reste considérable dans la vie sociale et au sein de la famille, de sorte que, indirectement, elles agissaient sur la vie publique.

Au **XIV^e siècle**, la mère de **Mansa Moussa II (1387)** confisqua le pouvoir à son profit et laissa régner son second mari, **Sandali** ou **Santigui**.

- **Le cas des deux sœurs : Yanou et Biro. Sonni** mit fin à leur règne.

Mais traditionnellement, au Soudan, la place de la femme se trouve au foyer. Cet état est le résultat d'une **division du travail** opérée de bonne heure et qui date de la fin du **Néolithique** avec la diffusion du **fer** en Afrique occidentale qui coïncide avec la naissance des **premiers** royaumes.

Toutefois, les traces du **matriarcat** initial restent vivaces et nombreuses, elles se manifestent par la place accordée à l'**oncle maternel** ; aux « **gâteries** » dont le **neveu** est l'objet chez son **oncle**. Au Manding, le mot **famille** dérive de **mère : Dén - ba - ya** (de ba = mère, dén l'enfant, ya = appartenance) ; les mots dén = l'enfant et ya = l'appartenance) ; de même le mot **parenté** de **fa = père, dén = enfant** et **ya = appartenance (parenté)**.

La femme est d'abord la mère génitrice à qui l'homme doit tout. Elle est l'objet d'une vénération. **Exemple** : Les **Toucouleurs** disent que l'enfant est un livre écrit par sa mère, au monde de le lire et de le juger, en d'autres termes, on dit telle mère, tels fils.

Plus que le père, c'est la mère qui est responsable de l'avenir de l'enfant. C'est de la mère que l'enfant tient la **baraka**, indispensable **viatique**.

Une chanson malinké dit :

Dén – ké gnara

Dén - ké tignera

I na gninika

C'est-à-dire :

Homme de bien

Ou propre à rien

Fils ne t'en prend qu'à ta mère.

Dans les familles royales polygamiques, l'influence de la mère, sa position sociale, étaient déterminante sur la destinée de ses fils, lors des compétitions au trône. Ici, « **le ventre anoblit** ». Dans son **potager**, la femme peut faire des **légumes (niougou, diagado, bron, folléré)**, elle entretient une **basse-cour** pour avoir les poulets qu'on sacrifie aux occasions solennelles ou qu'on sert aux **hôtes** de marque.

Chez les Peuls et chez les Toucouleurs, la femme est une maîtresse de maison autoritaire : durant **huit à neuf mois** de l'**année**, l'homme est absent, il conduit le troupeau, pendant ce temps la **Nènè Gallé** ou **Diom Soudou** dirige le foyer, les enfants et la **domesticité** lui obéissent directement.

Dans les temps modernes, **explorateurs** et **ethnologues**, issus d'une autre société, se sont scandalisés de voir la femme accomplir de pénibles travaux des champs et ont tôt fait de conclure que celle-ci était moins qu'une esclave, que l'homme dort dans son **hamac** tandis que la femme peine au soleil.

Mais à la ville, dans les familles aristocratiques **nobilière** ou marchande, la femme occupait l'essentiel temps aux soins de la beauté, avec de nombreux domestiques. Elle faisait la préparation du **henné**, la **couture**, les **parfums**.

Les femmes de **Dioulas** ou petits commerçants étaient actives, à l'instar de leurs maris, elles avaient un petit commerce et se groupaient volontiers en sociétés (**Soussou**), y gagnaient de l'argent et faisaient tenir leur maison par des servantes qu'elles payaient.

IV- L'enseignement coranique :

Aller à l'**école coranique**, c'est fréquenter l'établissement de la **mosquée** ou suivre à domicile l'enseignement d'un lettré en arabe (**mory Karamoko**). Il s'agissait avant tout d'apprendre à lire et à réciter les **versets** du **coran**.

La méthode globale **syllabique** lente consiste à connaître par cœur ce qu'on apprend, et cet exercice de mémoire développait l'esprit de l'enfant. Celui-ci au bout de **quelques mois**, déjà familiarisé avec les lettres et syllabes, pouvait alors commencer l'écriture, il recopie lui-même sur sa planchette les versets à réciter.

La fin du **Ier cycle** est sanctionné par une séance de récitation et de lecture devant le jury autour duquel parents et amis de la famille sont invités : c'est le **Wala-labo** des Mandingues et le **Doual-alloual** des Peuls.

Le **deuxième cycle** est celui des **grammaires**, l'élève s'initie à la traduction et apprend quelques règles de grammaire. Il aborde également le **commentaire (Kolo-bo ou fassari)** c'est-à-dire pénétrer le sens intime des mots chez les Malinké.

Ce cycle peut durer de **trois à quatre ans** et l'élève peut alors fréquenter les **cours et conférences** des grands maîtres de la mosquée.

Au **troisième cycle**, à l'école de la mosquée où professaient **Imams - Cadis** et grands juristes, l'élève étudie techniquement la langue arabe, il l'écrit et la parle avec élégance.

Les cours étaient dispensés le matin de bonne heure à la lumière du grand brasier de **5 h 30 à 9 h** du matin. L'après-midi de **18 h à 20 h**, les parents payent au maître la « **coutume du mercredi** ». Au **XVI siècle** à **Tombouctou**, elle était de **cinq cauris** pour les enfants du **premier cycle** et **dix cauris** pour ceux du **deuxième cycle**. Les marchands et les gens de cour avaient quand à eux le monopole de l'enseignement du **troisième cycle** organisé à **Sankoré** et à **Djinguareiber**.